Document generated on 06/06/2025 7:18 a.m.

Brèves littéraires

Notre refuge sur l'île

Marguerite Bélair Sylvestre

Number 52, 1999

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5429ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bélair Sylvestre, M. (1999). Notre refuge sur l'île. *Brèves littéraires*, (52), 78–80.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MARGUERITE BÉLAIR SYLVESTRE

Notre refuge sur l'île

« J'irai te chercher une île
celle que tu montres avec ta main. »
Félix Leclerc

Aux insulaires de l'île Dupras

Je t'ai montré le bout de l'île.

L'île où je suis née. Je t'ai conduit vers la rive. La rive sud, celle qui n'est pas habitée.

Nous bâtirons notre maison ici. Fuir la pollution. Loin du bruit, près de toi.

Tu as répondu oui.

Ce sera notre igloo, l'hiver. Notre château l'été. Ce sera notre refuge les fins de semaine.

Vers la ville, avec toi, toujours je reviendrai.

Tu as répondu oui.

J'ai rencontré le propriétaire du terrain. Il m'a regardée longuement.

Il m'a dit : « Parce que tu es la petite fille de l'île, je te vendrai un bout de mon terrain au bord de l'eau ».

J'ai tracé des plans pour notre maison. Sur des feuilles quadrillées.

J'ai dessiné les quatre murs, le toit, et les planchers. J'ai rempli de rêves et de réalité les petits carreaux de mon papier. Des fenêtres partout pour la clarté et la brise de l'été.

Ici, je verrai le lever du jour. Là, vers l'ouest, la splendeur du soleil couchant. Et, coulera au sud, comme le temps, l'infatigable cours d'eau...

J'ai fredonné « La fille de l'île » du grand Félix : *« Il sait que mes épaules soulèveraient gerbes de blé. Il sait que j'abattrais le saule pour bâtir maison à son gré. »*

Nous avons construit comme les pionniers d'autrefois, sans route ni électricité.

J'ai vu le rêve se réaliser. Comme par magie, la petite maison blanche est apparue telle que je l'avais imaginée sur mon papier d'architecte improvisé.

Pendant dix ans, j'ai vu passer les saisons. J'ai entendu le chant des goglus dans le feuillage, le mur-

mure du barrage non loin, les oies blanches dans les roseaux, les rainettes dans le marais pendant la saison des amours. J'ai humé l'odeur du foin coupé et j'ai vu la neige blanche nous engloutir.

Un jour sans soleil, tu m'as dit : « Il faut partir ! ». Une maladie sournoise te guettait comme un vautour. Je le savais. Nous évitions d'en parler.

Le dernier matin, j'ai vu l'aurore empourprée se mirer dans l'eau de la rivière, s'étirer jusqu'à l'infini...

La petite fille de l'île ira, dans le jardin, cueillir une tige de glaïeul en souvenir.

Ce dernier matin...